Sélection d'articles et textes

Katarina Kudelova

Un théâtre de l’intranquillité

Voilà déjà quinze ans qu’à peine sortie de l’Ecole des Beaux-Arts d’Angers, Katarina Kudelova coud, colle, tresse, s’il le faut avec des barbelés, dessine, se déguise, s’apprête à faire sauter les pétards, y compris sur elle-même, sur ses compagnons ou sur ses doubles : lapin, ours, hermine, chien, saurien, mouton, chat et oisillons. Jamais à l’abri, jamais vraiment installée dans une tranquille introspection. Toujours sur le qui vive d’un territoire en sursis. Une opération suit l’autre, souvent cruelle. On perçoit les échos lointains du Théâtre d’Artaud puis des innovations de Grotowski ou de Kantor, influence clairement assumée depuis l’Ecole. Et pourtant, à l’horizon, on aperçoit parfois les pentes douces et arborées du pays natal slovaque, les profils sereins des camarades d’école ou des proches, comme des lambeaux de Paradis perdu. L’écriture de l’artiste, sans jamais évoquer le fantastique ni quelque visée provocatrice, plonge ses racines dans le mystère. Un mystère plutôt familier, qui doit se nicher quelque part du côté du pot au lait des contes enfantins; inséparable, il est vrai, du loup, des brigands, des Barbes Bleus. A moins qu’il ne faille penser aux pires champs de bataille du moment. Ou, peut-être plus cruellement encore, à la scène instable mais jamais vide de nos trop brûlants questionnements intérieurs.

Jean-Pierre Arnaud, novembre 2016

Tout droit sortie d'un conte, Katarina Kudelova, Blanche neige des Carpates nous raconte ses forêts, ses montagnes, la faune et la flore luxuriante de son enfance. Monde magique, regard féerique de la petite fille émerveillée, les œuvres de Katarina Kudelova sont précieuses, esthétiques.

Mais, derrière cette première approche bucolique se cache une autre lecture...

A l'image de la vie, les contes sont aussi violents, cruels ; chacun d'eux possède un ou plusieurs personnages machiavéliques : sorcière, chasseur, méchant loup, ogre … leur métaphore ainsi que leur impact sur notre inconscient sont inéluctables. A l'identique la lecture des œuvres de Katarina Kudelova rejoint ces interprétations symboliques et nous touche en plein cœur.

De la céramique au dessin en passant par la couture, la broderie, la vidéo, l’assemblage, l'installation et la performance, le travail de Katarina Kudelova est protéiforme. Ses matériaux de création, ses titres et ses différentes techniques de travail étayent son propos.

Passeuse d'émotions, c'est avec humour, poésie et surréalisme qu'elle partage ses réflexions et interrogations sur la violence et l'absurdité de notre époque actuelle.

Annick Sterkendries, 2014

KATARINA KUDELOVA, *s'enflamme !*

Mais quelles sont ces étranges créatures qui se promènent dans Angers ? Ce sont celles d'une artiste angevine par adoption, Katarina Kudelova. DiverCité l'a découverte à l'occasion de l'exposition Circuit d'art 49 et vous présente cette artiste étonnante.

Katarina, vous venez de Slovaquie. Quel vent vous a porté jusqu'à Angers ?
Ce n'est pas le vent mais une rencontre, avec un enseignant des Beaux Arts d'Angers. Il m'a incité à venir poursuivre mes études en France. Je me suis inscrite en 1996, au concours que j'ai réussi.
J'y ai étudié pendant 5 années et à la fin de mon cursus, je suis restée dans la région.
L'environnement m'a beaucoup changé. J'ai trouvé ici un climat doux et paisible qui me convient très bien. D'ailleurs, j'habite dans un site très plaisant sur les bords de Loire. C'est idéal pour créer, même si ça manque un peu de montagne !

Au début de votre parcours artistique, vous étiez l'héroïne de vos créations. Pouvez-nous expliquer votre démarche ?
J'ai débuté en réalisant des performances artistiques sous la forme de photos ou de vidéos. Je me mettais en scène dans des installations à but revendicatif. Mon œuvre repose sur un questionnement existentiel. Je tente de me débarrasser du sentiment qu'on ne peut pas agir sur son propre sort. Le moyen choisi pour « me faire entendre » (c'est le titre d'une de mes œuvres !), est de raconter des histoires en allumant des mèches et des pétards. L'actualité pourrait faire penser à une apologie du terrorisme. Mais, ce n'est vraiment pas le cas. J'ai travaillé sur ces projets bien avant la série d'attentats qui nous assaillent aujourd'hui. Le pétard doit plutôt être vu comme un jouet, pour assouvir cette envie de tout faire « péter » pour se libérer. Ce ne sont pas des explosions dangereuses, mais elles représentent l'expression de la colère et de la révolte... Comme un cri face au néant.

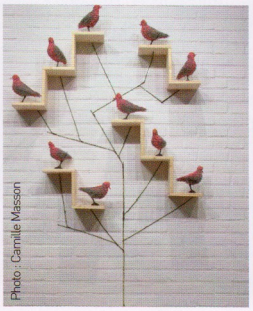


Photo : Camille Masson

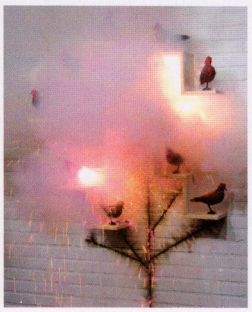


Photo : Camille Masson

Photo : Camille Masson

Aujourd'hui, vous placez des animaux au centre de vos créations ?
Effectivement, j'avais envie d'évoluer en faisant intervenir des personnages autres que moi-même. L'animal est arrivé pour étayer le propos. Il permet d'évoquer d'une autre manière la problématique des rapports de force entre faibles et forts. Par exemple, ce chiwawa qui marche sur des tessons exprime de façon grinçante et non violente certaines difficultés de la vie. Celles qui nous obligent à avancer, même si ça fait mal. Ce petit chien domestique a été conditionné par l'homme, et en perd sa liberté de pensée et d'action. Où est la liberté ? Sommes-nous toujours enfermés dans des codes ? Quelle colère s'en dégage ?

Quels sont vos projets ?
J'expose actuellement à Genève dans un hôpital psychiatrique. Puis, je serai accueillie en résidence d'artiste cet automne à Hennebont, dans un lycée. Il est proposé des ateliers d'échanges avec les lycéens.

Retrouvez cette artiste sur :
http://katarinakudelova.free.fr

couverture et article dans Divercité n°45, 2016

Edito

« A rebrousse-poil ! »

Au début, il y a déjà un titre, il évoque une expression un peu désuète, nous la comprenons toujours je crois, mais son application étant précise nous ne l'utilisons que rarement.
Eh bien, pas nous ! 2angles aura prononcé cette interjection peu usitée de manière inconsidérée durant cette exposition puissante.
Une clé souriante exclamative pour comprendre ce travail qui a su vivifier et surprendre notre public.

La malice de Katarina Kudelova trouve son chemin dans les arts plastiques et les constructions volumétriques. Pas de compromis avec cette artiste complète, qui aime les idées, et qui les réalise sans limite et dans les économies données.
La performance, la recherche de l'instant à vivre intensément, la recherche du moment à imaginer en déclencheur probable. Tout est maîtrisé avec une liberté judicieusement évoquée :
La place de l'animal dans une humanité qui le mange.
La place du libre arbitre et du poids des souffrances en représentations métaphoriques.
Le sens plastique du volume et de sa fine fabrication.
La volonté visible de créer une réaction, une sensation, toucher l'intime enfantin du spectateur, s'affranchir des inquiétudes car elles sont vaines.

Katarina Kudelova sait transmettre sa vivacité et l'aigu de sa relation au monde avec cependant une douceur empreinte de nostalgie.
Il y a des continents perdus dans ses installations et sculptures, certainement ceux des enfances. Mais nous y voyons aussi la juste valeur du vivant dans une interprétation silencieuse, ou qui impose le silence, troublante.

texte de Jérôme Letinturier dans le catalogue « Katarina Kudelova, A rebrousse-poil » édité à l'occasion de l'exposition au relais culturel régional 2angles à Flers en 2015

Katarina Kudelova

Beautés pyromanes

Il est souvent question de destruction, de casse, d'irréparable dans mon travail : après avoir créé des pièces où je déchire, casse et salis… j'en suis arrivée à l'idée de les faire exploser et de les brûler, les faire complètement disparaître…

Une première fois, en 2001, j'ai travaillé avec le feu : habillée d'un manteau enflammé, j'enlaçais un à un trois personnages en papier qui se consumaient entièrement à mon contact, comme s'il y avait impossibilité tragique de s'approcher d'un autre…

Le feu détruit ou crée ; dans tous les cas, il transforme… La mise en danger réelle ou suggérée, la beauté visuelle des flammes amènent une dimension dramatique qui m'intéresse tout comme le caractère aléatoire et pas totalement maîtrisé de chaque action.

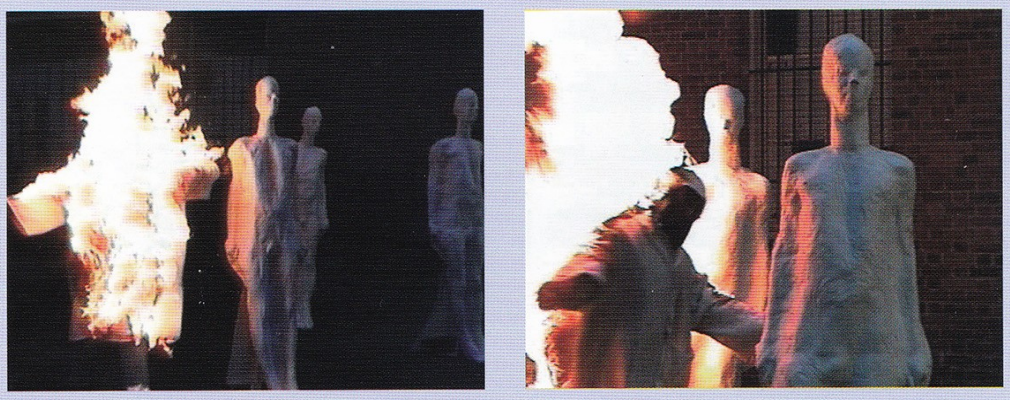
J'ai fait ensuite une série de tableaux sur toile ignifugée. Je les brodais avec une mèche inflammable blanche. Quand la toile était noire, la broderie blanche, visible avant la mise à feu, disparaissait sous l'action des flammes. Quand la toile est blanche le feu créait un dessin brun aux ombres aléatoires…

Dans mon travail, je parle de l'homme, de son histoire profondément vécue par lui tous les jours et profondément commune à tous… Je parle de son passage ici, entre naissance et mort, portant sur ses épaules le poids des choses imposées mais avide de liberté. Je l'observe, en proie à ses doutes, ses peurs, ses obsessions, ses excès de colère, la conscience de sa propre fragilité.

Je ne travaille pas pour la cause féminine, et cette dimension m'intéresse peu dans mon travail, mais ma vie d'artiste a sûrement influé sur ma carrière… Attendant d'être plus stable, je m'étais refusée d'avoir un enfant, mais là, j'ai franchi le pas. La venue de mon fils est imminente ! ■

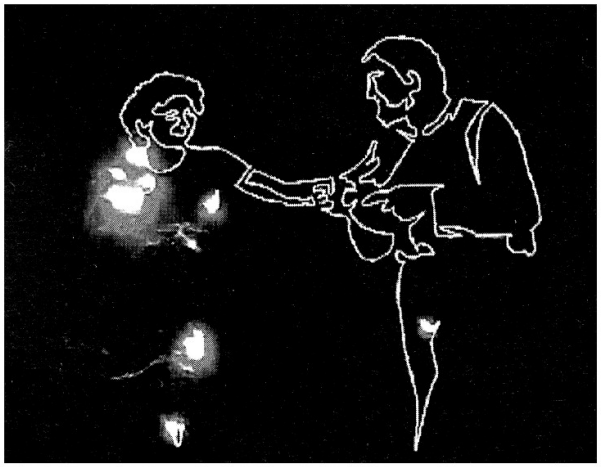
Propos recueillis par Marie Rauzy

katarina.kudelova.free.fr



Katarina Kudelova – Plongée dans le feu – *Trois vues de la performance. 2001.*

Le journal des laboratoires, n°3, décembre 2004



Katarina Kúdelová, *Vies consumées*, 2004

Katarina Kúdelová

À l'instar des paysages neigeux et purs d'une enfance passée en Slovaquie et dont l'envers de ce décor idyllique serait l'isolement et la pauvreté, les œuvres de Katarina Kúdelová (née en 1977 en Slovaquie, vie et travaille à Angers) prônent l'ambiguïté de la beauté immaculée, et une horreur, inévitable, insaisissable, telle une sentence implacable.
La catastrophe imminente est le destin funèbre de ses productions. Dans une performance de 1998 intitulée *Vin rouge*, une centaine de verres de vin sont posés sur une robe de mariée prête à tournoyer ; présentée en 2003 au Salon Jeune Création, une houppelande est tissée de pétards parés à détoner ; dans le cadre de l'exposition *35h.*, des toiles blanches, sur lesquelles sont brodées (avec du fil inflammable blanc) des figures, patientent la combustion…
L'humain, dans ce qu'il peut avoir de fragile, est le sujet des dispositifs évolutifs que l'artiste nous propose. La violence d'une mutation toujours présente bouleverse la production en lui infligeant un autre chemin, un parallèle ironique aux destinées aléatoires de la vie quotidienne du corps et auxquelles nous devons faire face. Comme elle le souligne « *je parle du passage* de *l'homme, entre la naissance et la mort, portant sur ses épaules le poids des choses imposées.* » Ces choses naissantes et évanescentes, dans un même temps, renvoient alors aux conditions improbables des existences.

Guillaume Baudin

303 Arts, recherches et créations, n°76, avril 2003, article écrit par ***Pierre Giquel***

Katarina Kudelova

Également issue de la promotion 2002, Katarina Kudelova est d'origine slovaque. Lorsqu'elle découvre l'art, elle s'intéresse tout d'abord à la peinture. Bientôt l'installation et la mise en scène occuperont une place centrale dans son vocabulaire traversé par le drame, le grotesque, le cauchemar.

Dès 1998 s'élabore une *Machine à torturer les chats*. Suivent plusieurs autres machines. On songe à l'univers de Kafka, à un théâtre grinçant où se désarticulent les pulsions, à un spectacle dérisoire et cruel où le coupable pourrait être nous-même, ce témoin que nous sommes et qui peut brutalement plonger dans l'horreur. Il y a toujours une catastrophe imminente dans les réalisations de Katarina Kudelova. Et même quand l'humour est au rendez-vous, le gouffre n'est pas écarté.

Quelque frémissement en effet vous glace quand vous vous aventurez dans ces tableaux vivants. En 1999, l'artiste réalise une performance intitulée *Vin rouge*. Sur la robe blanche qu'elle porte sont posés cent vingt verres de vin rouge. Lorsqu'elle se met à tourner, la danseuse entraîne avec elle l'irréparable, des centaines de tessons de verre projetés sur les murs, et le liquide, rouge et violent, qui se répand sur le sol. Qui est l'agresseur ? Qui est l'agressée ? Kudelova se fait fort de ne donner aucune réponse.

Le ton tranche ouvertement dans les propositions de Katarina Kudelova. L'expérience humaine est au cœur des dispositifs qui se déploient sur fond de massacres. Le danger est toujours présent, qu'il soit réel ou symbolique comme dans cette *Soutane cloutée* de 2001, où un corps féminin, nu, a le visage et le torse voilés de clous. La même année, dans *Plongés dans le feu*, on voit un acteur en feu enlacer trois personnages en papier. *Automne* de 2002 rend compte d'une rupture entre deux personnages vêtus chacun d'une robe de plâtre qui se brise sur l'autre. Dans *Festin II, robe à géométrie variable*, présentée à Paris pour la « Jeune Création », elle se couvre de rats. Sous la fourrure, le rire et les larmes.

Festin II, *robe à géométrie variable, Katarina Kudelova, 2003, Velcro, fourrure synthétique. Cl. Camille Masson.*

ETC Montréal n°67, sept., oct., nov. 2004

Paris

KATARÍNA KÚDELOVÁ : L'ENFANCE EN ALLER SIMPLE

Katarína Kúdelová, Salon de la Jeune Création,
Grande Halle de la Villette de Paris. 12 – 22 février 2004

Katarína Kúdelová, *Récidives*, 2004. Vidéo en boucle.

Semblant de fourrure pour couvrir le « singe nu », le vêtement sert de protection thermique et physique. Dans un même mouvement, il se fait outil de séduction et d'appartenance sociale, qui tour à tour souligne ou camoufle, révèle ou travestit. Cependant, du fait même de sa proximité avec le corps, l'habit devient un médium de contestation et de revendication. Il est cette seconde peau, la peau sociale que l'individu va éprouver afin de trouver les marques de son identité. Ayant recours à des matériaux plus dangereux (épingles, clous) que confortables, telles certaines créations issues de la mode punk, le vêtement ajoute à son statut protecteur et séducteur celui d'agresseur, détenteur d'une violence potentielle, envers soi ou autrui. C'est dans cette violence textile que s'inscrivent les récentes créations de Katarína Kúdelová, jeune artiste d'origine slovaque. Présente pour la seconde année au Salon de la Jeune Création de Paris, l'artiste y a exposé quatre œuvres aux médiums variés qui déclinent le pétard au gré du corps.

Difficile d'appréhender le travail de Katarína Kúdelová sur les textiles et les pétards sans explorer son médium favori qu'est la performance, « l'expression la plus directe de la vie » selon elle, qui lui permet de questionner l'identité par le corps. Si les œuvres présentées à la Jeune Création 2004 ne sont pas des performances, elles participent néanmoins aux mêmes enjeux corporels. L'individu, dans les créations de l'artiste, est conçu comme ayant hérité d'un corps qu'il ne parvient pas totalement à faire sien, dans lequel il ne se reconnaît pas. Refusant cependant la fatalité, ce dernier lutte et se cherche. Cette vision dualiste entre corps et identité se retrouve chez les personnes ayant recours à la chirurgie esthétique, notamment dans la transsexualité : ce que leur renvoie le miroir est en décalage, voire en contradiction avec la vision de leur moi profond et tout le travail chirurgical consiste à réconcilier les deux images.

L'expérience corporelle, notamment par la douleur, a été étudiée par le sociologue français David Le Breton, dans son analyse des pratiquants de sports extrêmes, mais également d'individus s'infligeant volontairement des blessures. « Vivre est insuffisant, écrit-il dans *La Peau et la trace*, l'individu n'a pas assez investi son corps, son ancrage dans le monde, il lui faut éprouver des sensations qui l'amènent enfin au sentiment d'enracinement de soi [...] Exister ne suffit plus, il faut se sentir exister. » Outre son rapport au moi, le corps est, comme l'appelle Le Breton, cette « matière première » du rapport de l'individu au monde, notre « limite à repousser ». Chez Kúdelová, c'est également par l'action, souvent violente, que l'être devient acteur de sa propre vie. Ainsi, la violence se fait le moteur de sa propre quête d'identité : la peur qu'a le personnage qu'elle met en scène, « s'évacue à travers la violence : se mettre en danger ou s'infliger la douleur équivaut à NE faire subir à ce corps étranger que ce qu'il [le personnage] a décidé. »

Corps et habit participent, dans ses créations, d'un

seul et même mouvement. Le corps y est perçu comme une enveloppe de l'être, une enveloppe inadéquate tel un vêtement mal ajusté. Ce rapprochement entre le corps comme contenant et l'habit mène à comparer aux performances du *Body Art* les actions que l'artiste inflige à ses vêtements. De ce fait, malmener le vêtement revient à malmener l'enveloppe corporelle. S'ensuivent une série d'actions dont le récent recours au pétard est le prolongement direct : « Je suis arrivée par un cheminement logique, explique-t-elle, – après avoir imaginé et créé des pièces où je déchire, je casse et salis, j'entrechoque brutalement, je brûle, j'éclate, j'étouffe – à l'idée d'exploser et donc de faire disparaître. » De plus, si ses récentes créations ne tiennent pas de la performance, elles convoquent en revanche d'autant plus le corps que l'absence de ce dernier se fait sentir. L'espace d'exposition présente une robe et un vêtement d'enfant dans deux vitrines verticales, ainsi qu'une vidéo représentant une chemise masculine en premier plan. Ces trois habits sont désertés par le corps humain. Cependant, indices du corps par excellence – l'habit n'ayant de fonction qu'en étant porté – ils ne cessent de convoquer celui-ci, celui de l'artiste et du spectateur par la même occasion.

Les divers éléments qui habillent les personnages chez Katarína Kúdelová en font des dangers pour eux-mêmes et les autres. Dans l'action *Soutane*, l'artiste nue a le visage dissimulé par un voile de clous qui lui tombe aux épaules. Elle marche droit devant elle, éclatant au passage une rangée de ballons blancs suspendus au plafond. Vaste couronne d'épines, la soutane cloutée devient un objet d'agression tant vers l'individu qui la porte qu'envers toute altérité pouvant croiser son chemin. Profondément seul, l'individu échoue sans cesse dans sa volonté de fusion avec autrui. Le pays d'enfance de l'artiste, la Slovaquie, pays « communiste renfermé sur lui-même » lui aura fourni les bases d'une exploration plastique où domine cette thématique de l'isolement et de la détresse. *Automne*, autre performance de la plasticienne, présente deux personnes parées d'une tenue en plâtre, sorte de bouclier blanc qui se brise quand elles se jettent dans les bras l'un de l'autre. Également, dans *Plongés dans le feu*, un corps aux vêtements en feu enlace de grands personnages de papier, enflammant ces derniers jusqu'aux cendres. Échec de la tentative de rencontre et du désir de fusion, qui se transforme alors en violence. Comme pour mieux souligner les conséquences de cette violence, la couleur blanche se retrouve dans la majorité de ses œuvres, que ce soit le décor ou la représentation d'autrui. Car, de son pays d'origine, Katarína Kúdelová a également retenu la beauté du paysage hivernal. Une blancheur immaculée que vient fouler le personnage : chaussée de souliers de bronze dans *Marcher dans la neige*, elle écrase de ses pas lourds les petites collines de plâtre. La vie est une page blanche que son personnage malmène pour y laisser sa trace, « tel un ogre maladroit » explique-t-elle. « Il casse, éclate, déchire, brûle, souille le paysage blanc de l'action. Sa vie peut être lue à la trace dans le blanc sacré. »

La particularité des œuvres qu'elle présente au Salon de la Jeune Création 2004 est l'utilisation du pétard. Petit, de forme cylindrique, d'un rouge et d'une régularité industrielle, le pétard est traditionnellement évocateur de festivités et de jeux enfantins. L'usage qu'en fait l'artiste fait rapidement grincer des dents : les petits explosifs, alignés par dizaines et formant un ensemble dense, sont fixés aux vêtements exposés, de manière plus ou moins dissimulée et reliés entre eux par de longs fils métalliques touchant le sol. Alors survient l'effroi, le spectateur se projette dans ce vêtement en quête de propriétaire. Il suffirait d'une allumette…

Bien qu'impersonnelles car non habitées, les tenues présentées se ressemblent par leur facture soignée. La robe d'*Incessamment* est en dentelle, la tenue d'*Éternellement enfant* est en feutre, cousue main avec des fils d'argent. La tension naît de la rencontre entre le textile et l'explosif. Le tissu blanc, doux et travaillé, contraste nettement avec les pétards au format calibré par la machine et d'un rouge éclatant. « Je renchéris volontairement sur le côté précieux de l'objet, pour rendre encore plus violente l'action sous-tendue par la présence des pétards : il est plus regrettable et difficile de détruire quelque chose de beau qu'un objet sans intérêt esthétique. » La tension de cette rencontre est renforcée par le potentiel de violence qu'elle renferme : le vêtement, comme le montre froidement la vidéo présentée, peut exploser et se décomposer totalement sous l'impulsion des pétards, si tant est qu'une personne les allume. Connotation criminelle ou suicidaire ? Qui est le coupable ? Qui la victime ? L'artiste reste à première vue dans l'ambiguïté, prenant bien soin de n'apporter ni visage ni réponses à ces questions.

Le vêtement d'enfant interpelle violemment. Il réveille un sentiment moral doublé d'un certain désir de protection, d'autant plus que les pétards sont dissimulés à l'intérieur de la tenue et qu'un long fil reliant les explosifs entre eux dépasse de celle-ci. Ainsi, le fil permettrait à une tierce personne de tout faire exploser. Or le scandale qu'a soulevé il y a quelques années l'exposition « Présumés Innocents » à Bordeaux montre que l'enfant – ou plutôt l'image que l'adulte se fait de l'enfance – est celle de l'innocence et de la pureté. L'enfant est idéalisé comme un être quasi angélique, vulnérable et devant de ce fait être protégé de la dureté de la vie adulte. *Éternellement enfant* présente un aspect cruel, celui d'un piège fatal pour tous petits, bien qu'appartenant à la fiction. Il rejoint ainsi les œuvres de Carsten Höller, telle *Hard, hard to be a baby*, pour laquelle l'artiste avait placé une balançoire au sommet d'un gratte-ciel. La tenue pour enfant que propose Katarína Kúdelová permet

ainsi d'évoquer toute l'ambivalence du rapport à autrui, entre amour et haine.

Au regard de ces œuvres explosives, il est difficile de ne pas faire de rapprochement avec l'actualité politique internationale et son lot quotidien d'attentats suicides. Car si les pétards n'ont pas de commune mesure de portée destructrice avec les ceintures d'explosifs des kamikazes, ils appartiennent cependant à la même famille. Le bruit des explosions que donne à entendre la vidéo, ainsi que l'action de la chemise tombant en lambeaux sous les différents impacts renforcent clairement la comparaison. Cependant, pour l'artiste, l'approche se veut davantage « existentielle » que politique. L'individu n'y cherche pas à faire passer un message ni à détruire autrui. Son but premier reste sa quête d'identité à travers la violence qu'elle s'inflige par volonté d'échapper à la fatalité, au risque de se détruire. « Dans ce cas précis, explique-t-elle, s'exploser veut dire faire sauter ce corps que l'on n'a pas choisi, le libérer de quelque chose. Une sorte de suicide, donc ». De ce fait, Katarína Kúdelová se place volontairement du côté de l'imaginaire, se démarquant ainsi des actions du *Body Art* pour lesquelles les artistes s'infligeaient des blessures bien réelles. Mais cette violence, tout imaginaire qu'elle soit, n'en possède pas moins un impact certain sur le spectateur. Nulle violence tangible, nulle effusion de sang, les œuvres en vitrine sont dépourvues de corps, mais aussi de la source incandescente nécessaire à l'explosion. C'est l'imagination du spectateur qui vient allumer la mèche et faire remonter l'étincelle le long du câble métallique. Car, en définitive, où l'explosion a-t-elle lieu si ce n'est dans l'esprit même de celui qui l'imagine ? Ce dernier est le témoin d'un crime qui n'a pas lieu ; tel le fil reliant les explosifs, il fait la jonction entre les objets et leur potentiel destructeur. De la même manière, il peut également se mettre à la place de la victime, incorporer l'habit. Katarína Kúdelová livre un espace à investir pour qu'advienne dans l'imaginaire l'explosion suggérée, soulignant dans le même mouvement la présence en chacun d'un potentiel de violence.

Si les rôles sont ambigus, les réflexions de l'artiste penchent nettement vers la notion de suicide : « dans la pièce *Éternellement enfant*, il s'agit de se faire sauter ou inciter, aider les autres à se faire sauter pendant qu'il est encore temps, pour ne jamais devenir adulte ». Les explosifs visent alors à éliminer cette gangrène du devenir adulte qui gagne du terrain à même le corps. Il est d'ailleurs intéressant de voir que, dans la série *À bras raccourcis*, sorte d'avant après où des personnages font disparaître une partie de leur anatomie, un des dessins présente les explosifs placés en triangle sur le pubis. Le dessin suivant montre le même personnage, la zone génitale ayant disparu. L'état adulte y est considéré comme négatif au regard de l'enfance. Il ressemble aux petites cellules cancéreuses qui se propagent dans le corps et qui doivent être éliminées au plus vite pour retrouver le stade idyllique de l'enfance. Un corps à amputer, semblable à celui dont parle David Le Breton, se référant aux individus qui portent atteinte à leur chair : « Les entames corporelles sont une forme de sacrifice. L'individu accepte de se séparer d'une part de soi pour sauver le tout de son existence. » L'enfance, présentée comme le paradis perdu à regagner, s'apparente à la pulsion de mort. L'état recherché après (l'éventuelle) explosion est celui d'une inertie, du néant : Katarína Kúdelová veut « trouver un état de permanence, de repos et celui-ci vient après l'explosion. Il faut vite détruire, tant qu'il est encore temps, ce qui va nous faire souffrir, pour accéder ensuite à un état de quiétude éternelle. » La parenté avec la pulsion de mort est manifeste dans la série de dessins à l'encre déjà évoquée (*À bras raccourcis*). Pour chaque dessin, représentant un personnage revêtant des vêtements de pétards (chaussettes, cagoule...) correspond un endos où le spectateur retrouve le même personnage, le membre initialement recouvert ayant cette fois-ci totalement disparu. Nulle trace de souffrance sur les visages dessinés, nuls « restes » macabres, seul un fin liseré rouge aux limites du membre amputé, qui lui s'est entièrement volatilisé.

Dans cette envolée romantique vers le paradis enfantin, la vidéo *Récidives* vient casser l'élan. On assiste cette fois-ci à une explosion en bonne et due forme d'une chemise blanche. Le son, l'image filmée, nous ramènent vers la réalité de l'acte. Le tissu carbonisé par les déflagrations ne rejoint pas l'état de quiétude attendu. Et l'action mise en boucle, sans cesse déconstruite, devient l'amer constat que le paradis perdu de l'enfance l'est bel et bien.

JOAN DORÉ